

Communication et anthropologie du développement rural

Joseph Masalandwa Vadiakala

Résumé

La communication est un phénomène propre à chaque société, secteur ou activité. Si notre étude s'attache à la description de la communication dans la vie traditionnelle ndibu, le moment nous semble venu pour nous interroger plus fondamentalement sur les fonctions remplies, que doit ou que puisse remplir la communication dans le milieu traditionnel rural africain. Ceci dit, la forme, le moyen utilisé, la mise en œuvre de notre présentation sont liés au contexte social et économique ndibu. Priorité accordée à l'anthropologie du savoir rural, aux problèmes, aux solutions ; bref, aux propriétés des campagnardsaborigènes : nobles, agriculteurs, artistes, agronomes, éleveurs, chasseurs, pêcheurs, médecins, menuisiers, etc.

Mots-clés : Communication, anthropologie, développement rural

Abstract

Communication is inherent phenomenon to every society, sector or activity. If our study attaches to the description of communication in Ndibu traditional life, time has come to us to question deeply on the functions fulfilled, and those that communication should or must fulfill in rural African traditional areas. Therefore, the form, the mean used, and the setting of our presentation are linked to ndimbu social and economic context. Priority given to rural knowledge anthropology, to problems, to solutions, in short, to country-native ownerships: nobles, farmers, artists, agronomists, cattle-breeders, hunters, fishers, doctors, joiners, etc.

Keywords: communication, anthropology, rural development.

1.Introduction

Le développement s'explique à travers le langage. Car selon Lucien Auger, « si le langage sous toutes ses formes peut être utilisé pour restreindre la liberté de l'homme, et à la limite, le conduire à l'auto-destruction, il peut aussi être mis à l'œuvre pour favoriser l'épanouissement de la personne humaine et lui faciliter "l'atteinte du développement le plus complet auquel elle puisse aspirer. »¹

Pour continuer la réflexion sur la manière dont notre anthropologie a approché la réalité donnée sur le phénomène en étude et a construit son objet, nous nous sommes arrêté à l'anthropologie du développement telle que la définit Mondher Kilani dans son ouvrage intitulé "Anthropologie : du local au global". L'auteur considère « *qu'une réflexion sur le développement doit élargir son champ d'observation de façon à y inclure aussi bien les décideurs des actions de développement (les "développeurs" que sont les experts ; l'Etat et autres organismes officiels) que les populations qui en sont les "objets" (les développés).* »²

Ainsi exposée, l'anthropologie appliquée à notre étude construit un objet intelligent qui intègre solidairement la conception des projets de développement, les modalités de leur application en matière de communication sur le terrain. Dans une telle perspective, nous avons résolu d'en finir avec la relation univoque qui consiste à étudier la réalité de l'autre, sa vision du monde et ses réactions par rapport à un seul critère pour proposer celle du modèle de développement, généralement le modèle de la société industrielle, et d'inclure dans l'objet d'étude les interrogations qui poussent à la naissance des idées nouvelles, à l'action, bref à la finalité de chaque opportunité.

¹ AUGER, L., *Communication et épanouissement personnel, la relation d'aide*, Montréal (Canada), Les éditions de l'homme, 1972, p.9.

² KILANI, M., *Anthropologie, du local au global*, Paris, Editions Armand Colin, 2^{ème} édition, 2012, pp.45-46.

Il est donc important de signaler ici que notre modèle d'analyse se répartit sur deux axes : l'axe statique et l'axe dynamique. L'axe statique désigne un mouvement en stationnement. Il s'agit là de l'usage ndibu tel que perçu par notre anthropologie. Cet usage constitue la toile de fond qui nous permettra de comprendre et d'élaborer les mécanismes de la communication pour le développement ; l'axe dynamique désigne le mouvement continu tel que proposé par notre anthropologie de la communication.

2. Approche conceptuelle

2.1. Emergence du terme "développement"

Qu'est-ce que le développement ? Pour Ferdinand Vincent, « *le développement, c'est d'abord et avant tout l'effort d'un groupe qui a décidé de prendre en main son destin.* »³ Selon Léonard Ntuaremba Onfre qui cite Lebret, « *le développement c'est l'expansion plus la transformation. La transformation est à la fois sociale, culturelle et économique, elle est autant qualitative que quantitative. Le développement : une révolution solidaire.* »⁴

Ntuaremba Onfre explicite cette définition en affirmant que « *le développement c'est une croissance, mais une croissance bien équilibrée, bien distribuée et intégrale (Lebret). Le développement c'est le passage des conditions moins humaines à une phase plus humaine.* »⁵

En Amérique latine, le développement est souvent défini comme une conscientisation des populations à leurs possibilités et droits comme à leurs limites. Mais le développement est aussi libération de toutes les chaînes et dominations externes et internes.

Le développement se définit plus particulièrement comme une transformation des structures sociales, économiques, culturelles, psychologiques et politiques.

Le développement en tant que changement social positif se définit comme « *toute transformation observable dans le temps qui affecte d'une manière permanente la structure ou le fonctionnement de l'organisation sociale d'une collectivité donnée.* »⁶

Dans le même ordre d'idées, Michael Drinkwater écrit : « *L'évolution et le développement sont davantage perçus comme des processus de changement résultant de la nécessité de résoudre des problèmes rencontrés par les systèmes existants (changement adaptatif) que comme une série*

³ VINCENT, F., *Manuel de gestion pratique des associations de développement rural du tiers monde*, Tome I, Organisation, Administration, Communication, Paris, Editions L'Harmattan, 1987, p.10.

⁴ NTUAREMBA ONFRE, L., *Le développement endogène : données pour une nouvelle orientation théorique*, Kinshasa, Editions universitaires africaines, 1999, pp.17-18.

⁵ Idem

⁶ NTUAREMBA ONFRE, L., Op.cit.

d'inventions et de découvertes qui substituent de façon linéaire aux vieux systèmes, intrinsèquement meilleurs (progrès). »⁷

A ce propos, Ferdinand Vincent indique qu'il s'agit de « *partir de ce que le paysan est, de ce qu'il vit, de ce qu'il sait, de ce qu'il fait et de ce qu'il veut.* »⁸ Le même auteur ajoute que « *le véritable développement repose sur les valeurs de sa société. On doit savoir les mettre à son service pour le bien de tous.* »⁹ Parlant des valeurs existantes, Inades Formation parle des ressources disponibles. Cette institution entend par développement « *toute activité de production met en relation les ressources disponibles sur un territoire, les hommes travaillant sur ce territoire et les outils que ces derniers utilisent dans leur travail.* »¹⁰

Dans le cadre de notre étude, nous postulons que le développement n'est pas exclusivement une croissance économique, une augmentation des richesses, un meilleur équilibre entre production et consommation, il est avant tout une transformation des échanges, des structures sociales, ethniques et régionales, transformation des hommes, de leurs mentalités et de leurs attitudes à l'aide des stratégies de communication axées sur la sensibilisation, la conscientisation, la mobilisation, bref sur la libération.

2.2. Place

ication

s développement

de la commun au sein du processu de

Sur ce point, nous partions de l'idée que le terme "communication" est synonyme

de
l'expressi

on

pement" ;

"dévelop
car,
pensons-
une

nous,

communication appliquée dans une communauté donnée y reflète un type de développement. Et une communauté où l'information est banalisée ou ignorée, le développement s'arrête là.

Pour Guy Bassette, « *la définition de la communication pour le développement varie selon les approches méthodologiques. Toutefois, au-delà des divergences idéologiques et des différentes approches, les leçons tirées de l'expérimentation dans ce domaine ont démontré l'importance de mettre l'accent sur les procédés interactifs et participatifs plutôt que sur la production et la diffusion de l'information coupée des processus communautaires.* »¹¹ Philippe Breton enrichit cette réflexion en

⁷ DRINKWATER, M., « Recherche agricole adaptative en Zambie, savoir, prise de conscience et préjugés », in la reconnaissance du savoir rural, savoir des populations, recherche agricole et vulgarisation, sous la direction de Iam Scones et John Thompson, Paris, Editions Karthala, 2010, pp.5971.

⁸ VINCENT, F., *Manuel de gestion pratique des associations de développement rural du tiers monde*. Tome II, Paris, Editions l'Harmattan, 1987, p.10.

⁹ Idem

¹⁰ INADE Formation, *Cours inédit d'initiation au développement l'Afrique en mutation*, 5^{ème} Transformation Economique, Abidjan (RCI), 1974, p.7.

¹¹ BASSETTE, G., *Communication et participation communautaire, guide pratique de communication participative pour le développement*, Ottawa, Dakar, Centre de recherche pour le développement international, presse de l'université Laval, 2004, p.14.

ces termes : « *L'objet, on l'aura compris, n'est pas de critiquer gratuitement la communication, mais plutôt de s'interroger sur son versant le plus excessif, qui met dans l'embarras.* »¹²

Ainsi, vu l'inadaptation de la communication dans l'Afrique qui connaît des problèmes cruciaux sur le plan du développement, Volker Hoffman reconnaît cet aspect quand elle affirme que « *dans de vastes régions d'Afrique, (...) les projets et actions de développement rural se heurtent à un grand nombre de problèmes auxquels aucune solution n'a été trouvée à ce jour.* »¹³ Le même auteur continue en disant que « *dans l'Afrique rurale, le mode de communication traditionnelle est la transmission orale, la parole prononcée par des personnes se trouvant face à face (...).* »¹⁰³ Pour Hoffman, « *on entend par techniques de communication non seulement qu'elles aient des effets de plus large portée, mais aussi qu'elles favorisent globalement la communication, c'est-à-dire qu'elles accroissent l'efficacité de la formation, de la vulgarisation de l'information et, souvent également qu'elles facilitent le travail d'application et de la persuasion.* »¹⁴

Ainsi, pour nous, lorsqu'il y a communication à faire pour une raison de développement rural, les mobilisateurs sont sensés effectuer leur travail auprès de leurs structures respectives.

3.L'axe statique du développement rural ndibu : Analyse descriptive, exposé des problèmes

Nous avons dit ci-haut que cet axe désigne un mouvement en stationnement, à l'arrêt. Dans la collectivité nbibu, il s'agit là des coutumes ancestrales, une manière à laquelle chaque personne se conforme dans la façon d'agir établie par l'usage. Bref, tout ce qui fait obstacle à la création nouvelle et au progrès. Et l'habitude collective d'agir est transmise soit oralement de génération en génération.

Ainsi avant de passer aux mécanismes de la communication moderne pour le développement rural, nous avons prévu de dénombrer d'abord les problèmes auxquels les Bandibu doivent faire face en matière de communication et anthropologie du développement. Ainsi :

- Les structures d'animation et de communication demeurent archaïques. Elles sont dépourvues des leaders au sens strict du terme. C'est le clan qui parle ici, l'oncle ;
- Dans les messages véhiculés, les structures traditionnelles, rituelles contiennent plusieurs non-pensés, non-dits, non-sus et non-faits ;
- Il y a absence d'information (sinon rare) sur les initiatives locales de développement, dans le cadre des associations humanitaires comme les ONGD ;
- La solidarité traditionnelle fait face aux nécessités vitales élémentaires, elle ne permet donc pas de faire réaliser à elle seule, certains travaux de grande envergure (par manque d'information) ;
- L'élevage n'est pas tellement considéré pour se nourrir. Si on peut trouver sporadiquement des bêtes, c'est pour la vente, pour des raisons de retrait de deuil et autres cérémonies rituelles par exemple. L'encadrement des bêtes n'est pas (si non rare) assuré. Celles-ci sont souvent en divagation jusqu'à allerravager les plantations des concitoyens. Et la nuit, les troupeaux polluent l'enceinte de villages avec la bouse et les crottes qui la rendent malsaine avec l'odeur désagréable. La chasse et la pêche se font à la routine ;
- Les travaux de champs pour les cultures se réalisent dans le tâtonnement de la météorologie intuitive. Ici c'est le soleil et la pluie qui règlent la vie des habitants ;

¹² BRETON, Ph., *L'utopie de la communication, le mythe du « village planétaire »*, Paris, Editions La Découverte, 199, p.11.

¹³ HOFFMAN, V., *La communication sous-tendue par l'Image en Afrique*, Pays-Bas, Editions Margraf Verlag, 2001, p.2.

¹⁰³ Idem

¹⁴ HOFFMAN, V., *Op.cit*,

- Absence d'information sur l'aménagement des sources d'eau. Il y a donc manque d'accès à l'eau potable. La solidarité traditionnelle y pense moins ;
- Absence d'information sur les mécanismes pouvant faciliter à travailler aisément sur les activités rurales. Car, ici les femmes sont butées à des pénibles travaux de champ, de pilage des maniocs, voire des maïs...
- Certains villages n'ont pas une bonne information sur la construction et l'entretien des toilettes. La solidarité ndibu laisse souvent l'environnement sans latrines viables, essentiellement des latrines à fosse munie de couvercle. On est parfois surpris de voir la population déféquer les matières fécales partout (au seuil de village, derrière les maisons, sur le sentier, dans la forêt...) ;
- La solidarité traditionnelle ne communique pas assez bien au sujet de la construction des dispensaires, hôpitaux ou pharmacies. Les gens se laissent vivre sans pharmacie, sans centre de santé digne de ce nom. Et s'il existe, il faut le trouver, non à la campagne même, mais dans des bidonvilles se trouvant à 30, 40, 70, 80 ou 100 Km de village ;
- Les villages ne sont pas éclairés. La population, n'a-t-elle pas l'information sur l'usage des panneaux solaires, des groupes électrogènes... ?
- La communication groupale avait été encore l'objet de notre présence dans les palabres vues et assistées en tribunaux. Ici tout se tient encore dans la végétation, c'est-à-dire sous l'arbre à palabres, sous le soleil ardent, à l'écart dans les lisières des villages ou rarement dans un hangar fait en rameaux (lors de deuil), en bambous, en sticks... A peine on voit quelques chaises en plastique, sinon... ;
- La communication utilise essentiellement la langue orale, « on conçoit aisément la difficulté de l'avènement et de la généralisation de la pratique de l'écriture et de la lecture »¹⁵ ;
- Le paraître traditionnel de chef coutumier investi a disparu. C'est pour dire que les chefs intronisés se confondent dans la foule, en tenue de bourgeois. La tenue du chef coutumier telle que vue dans le royaume Kongo et ailleurs aujourd'hui, n'est plus qu'un lointain souvenir ;
- La responsabilité d'un chef ndibu investi est mécanique. Puisque ce dernier ne peut pas prêcher les mépris des coutumes. Car les coutumes ont pour les Bandibu une motivation logique dont il s'agit de prendre conscience ;
- Dans le domaine de l'art, plusieurs postures ndibu, coutumières ne font pas l'objet des monuments érigés en vue de communiquer les idées, les croyances ou l'éthique ndibu ;
- Toutefois dans le domaine de "culture et arts", outre la collection des objets de la civilisation africaine faite de toute manière par l'occident, à présent tout art ndibu est séquestré sous forme de relique dans les chambres intimes des notables. Il ne fait pas l'objet d'une étude scientifique dans un musée par exemple ;
- A ce 21^{ème} siècle, lors d'une cérémonie, la solidarité traditionnelle se propose d'informer la masse ciblée à distance - faute de manque – d'une manière magico-empirique ; c'est-à-dire avec la voix humaine ponctuée par les outils de communication (bassin rouge, balai et gestes) codifiés et manipulés d'une manière non assurée, mais à quoi l'officiant (e) et les aborigènes croient aux effets réels de télépathie ;
- La solidarité traditionnelle est souvent frappée par l'atavisme socioculturel et le déterminisme. Il s'agit là de l'hérédité des idées, des comportements, des caractères ancestraux qui ne se manifestent pas ouvertement chez les parents immédiats. La communication se butte aux obstacles ;

¹⁵ NDIAYE, A-R., *Communication à la base, enraciner et épanouir*, Dakar, Editions CRDI-Enda TiersMonde, 1994, p.92.

- On constate l'isolement des entités administratives : groupements (chefferies), des secteurs ; pas de routes viables. Pendant la saison des pluies, les pistes de desserte agricole deviennent impraticables ;
- Chez les Bandibu, on n'y trouve que des marchés hebdomadaires, périodiques, des marchés des denrées alimentaires et des marchandises d'usage courant. Mais c'est mieux d'y assister. Pas de magasins ou boutiques ou un centre commercial viable ;
- L'exode rural : les jeunes quittent le village pour la ville où ils vont chômer et leur destin est ainsi broyé ;
- Le manque d'appui des services techniques du gouvernement.

Bref, vu ces problèmes que semblent ignorer les structures de la solidarité ndibu, structures claniques rituelles, les membres qui y participent ne peuvent que (dans un premier temps) compter sur eux-mêmes. Dès lors, ils seront prêts à s'engager pour apporter une solution, fût-ce minime soit-elle, aux problèmes qu'eux-mêmes soulèvent dans leur existence, à travers la communication.

4.L'axe dynamique proposé pour l'anthropologie du développement rural ndibu

Il a été dit ci-haut que l'axe dynamique désigne le mouvement continu tel que proposé par notre anthropologie de la communication. Il s'agit de la communication participative pour le développement rural. Ainsi, les conclusions de l'analyse descriptive et exposé des problèmes débouchent ici sur la définition des stratégies de communication dans le cadre des programmes de développement rural, ceci dit qu'il soit réfléchi et appliqué les non-pensés, les non-dits, les non-sus et les non-faits. Ainsi :

- Qu'il soit réfléchi et appliquée une codification de lois socioéconomiques : que les structures d'animation et de communication nouvelles arrivent à créer des leaders et des comités de développement qui puissent substituer dans le monde moderne la solidarité rituelle coutumière qui laisse tout à l'oncle.
La communication des leaders, animateurs ou experts consistera en l'émission des messages utiles pour les symboles modernes, messages destinés à accrocher le regard des cibles, à retenir leur attention, à susciter l'intérêt, à éveiller le besoin de prendre en considération le nouveau symbole, à activer le désir de vivre ensemble dans une communauté culturelle afin de provoquer la décision, c'est-à-dire se présenter, assister et participer ;
- Que les comités de développement se transforment en plusieurs initiatives locales de développement dont les modèles sont, présentés ici par Kimpianga Mahaniah dans ce qu'il a écrit. Il s'agit donc des : « *associations humanitaires, associations sans but lucratif, organisations volontaires de développement, réseaux et plates-formes de développement et organisations non-gouvernementales dont la raison d'être est de promouvoir à la base sur le développement endogène et durable en vue de permettre aux populations de se prendre en charge pour vivre la vie dans la plénitude.* »¹⁶
- Que la solidarité moderne ou scientifique puisse faire face aux nécessités vitales non seulement élémentaires, mais qu'elle permette à faire réaliser des travaux de grande envergure ;
- Que l'élevage, la chasse et la pêche soient organisés autour des besoins vitaux des individus ;

¹⁶ KIMPIANGA MAHANIAH, *Le mouvement O.N.G au Zaïre*, Kinshasa, Editions Centre de vulgarisation agricole, 1996, p.5.

- Pour les travaux de champs concernant l'agriculture, les comités de développement peuvent-ils s'informer pour associer les paysans aux stations ou satellite météorologiques !
- Que les comités de développement puissent informer sur l'accès à l'eau potable et cela grâce aux initiatives axées sur la construction et l'entretien des sources naturelles en matériaux durables, sources pouvant isoler l'eau des algues marines, des feuilles mortes... Et qu'avec les produits pharmaceutiques, le traitement de l'eau est possible ;
- Que l'organisation nouvelle puisse être en possession de l'information sur l'installation des pompes aspirantes ou foulantes, et sur l'entreprise qui peut faciliter l'installation des moulins à manioc, à maïs en vue d'éviter aux femmes le travail pénible de champs, de pilage, etc.

Les engins modernes comme les tracteurs peuvent déjà y être introduits, dans chaque groupement. Qu'est-ce qui manque ?

- Que l'organisation nouvelle puisse être en possession de l'information sur la création des latrines à fosse munie d'un couvercle. Et dans les séances d'animations, les leaders centreront leur communication sur la compréhension ou l'interdiction de déféquer les matières fécales partout, derrière les maisons, dans la forêt, sur les pistes ou sentiers, car les conséquences sont nombreuses sur le plan de la santé ;
- Que les comités de développement puissent, dans leur communication, présenter aux notables, à la population, par le canal des autorités locales, un programme sur la création de centres de santé avec les infirmiers secouristes supervisés par un médecin-docteur ;
- Que l'information soit donnée pour éclairer les villages, fût-ce seulement avec des panneaux solaires, des groupes électrogènes...
- Quant à la construction du bâtiment du peuple, les comités de développement ont le devoir, dans leur communication, d'instruire la population sur le bien-fondé de ce bâtiment dans chaque village, en matériaux durables (leur terre étant favorable pour le façonnage de briques à daube) ;
- Ce bâtiment servirait de tribunal populaire pouvant substituer en ce 21^e siècle, le tribunal tenu dans la végétation : sous l'arbre à palabres, sous le soleil ardent (les pluies), dans les lisières de village... ;
- Que les comités de développement puissent réfléchir sur la proxémique (classement des personnes) à l'intérieur du tribunal, comme les Bandibu, les Bakongo ont déjà choisi le cercle au détriment du carré, du triangle ou rectangle. Mais ce serait peut-être mieux avec le rectangle comme dans une église. Sinon avec le cercle, il faut penser à la table ronde. Pour faciliter la communication dans ce tribunal, les comités de développement peuvent penser au système de mégaphone, de porte-voix ou soit un micro fonctionnant avec un groupe électrogène ;
- Ce bâtiment exigerait des chaises (soit en plastique ou en bois, celles-ci fabriquées sur place pour, substituer des sièges en bambous, des sticks posés sur des fourches...
- Ce bâtiment servirait d'auberge, maison dans sa métalangue, un petit hôtel simple sur une partie où on trouve à loger, à manger en payant ou non ;
- Ce bâtiment du peuple pourrait servir à un lieu de vaccination ou de consultations médicales collectives ;
- Ce bâtiment du peuple pourrait servir aux élèves, comme une salle d'étude, ceux-ci éviteront les bruits de leur maison et y trouveront un endroit calme pour étudier ;

- Ce bâtiment pourrait servir à des réunions et des campagnes soit d'alphabétisation en langue du pays et étrangère ;
 - Que les comités de développement, puissent dans leur communication, instruire les notables que les chefs de village investis ou intronisés comme chef de clan ou coutumier puissent, tous et chacun, avoir une tenue d'uniforme commune dans le groupement, dans le secteur, dans le territoire. Cette symbolique pourra, une fois de plus, constituer la marque extérieure de l'autorité coutumière ;
 - Que les comités de développement puissent informer, dans leurs séances d'animations que le pouvoir du chef de clan investi n'est pas mécanique, c'est-à-dire qu'il ne s'arrête pas où s'arrêterait les coutumes. Il doit aller au-delà, dans le sens de promouvoir la communauté pour le développement.
- Dans le domaine de la "culture et arts" :
- Que les comités de développement puissent dans leur communication, expliquer le bien fondé d'exploiter l'idéologie ndibu dans la réalisation des monuments et autres statues ou sceptres dans les groupements, secteurs, territoires et cités. Car la symbolique des monuments peut communiquer un ensemble d'idées, des croyances ou doctrines propres à une époque, à la société ndibu. Dans l'immédiat, allusion faite ici au monument du batteur de tam-tam érigé à la foire internationale de Kinshasa, et dont le sculpteur, le maître artiste Lufwa était inspiré du célèbre batteur de tam-tam ndibu en la personne de Kinkumbila, du village Vila, groupement de Mbemba, secteur de Kimpese, batteur invité souvent au festival organisé en Afrique et qui donnait souvent du spectacle dans les festivités organisées par le deuxième régime de la RDC¹⁷ ;
 - Au sujet de l'art dit folklorique, qu'il y est la continuité et qu'il soit réhabilité tous les membrophones (tambour royal glorificateur dit "Sikilu", tambour royal funèbre dit "Kituluba", le tam-tam de réjouissance dit "Ngoma", les flûtes en ivoires dits "Mpungi", es cordophones dites "Lungoyi-Ngoyi", l'idéophone dit "Biti ou Likembe", les hochets, le gong...) ; qu'il soit adapté à tous ces instruments, l'instrument moderne : la guitare, l'amplificateur, le baffle... en vue d'assurer une communication locale acceptée ;
 - Que soit créé un "centre d'études ethnographiques du Kongo-Central" (C.E.E.K.C) ; ou un centre culturel kongo. Ce centre serait le témoignage et la source majeure à laquelle les chercheurs feront recours pour leurs différentes productions ;
 - Au musée national du Congo, lieu principal d'information et de documentation, le C.E.E.K.C pourra y ajouter des collections importantes.

□ Sur le plan de désenclavement

- Que les comités de développement fassent en sorte que les entités administratives soient désenclavées par la création et l'entretien des routes ;
- Pour la communication sur la masse rurale ciblée à distance, au lieu de continuer avec des systèmes magico-empiriques en ce XXI^{ème} siècle, nous proposons ce qui suit : que les comités de développement instruisent les médias congolais de penser à appliquer, dans les zones situées à + 30, 40, 70, 80 ou 100 Km des médias conventionnels qui s'articulent autour de la "communication alternative horizontale. Selon Paul Okomba Wetshisambi, *« ce sont les micro-acteurs qui sont les vrais acteurs de la communication alternative, car c'est autour de leurs problèmes que s'articule la communication alternative. Par exemple, les paysans, les*

¹⁷ Déclaration du Maître-Artiste LUFWA, lors d'une émission de télévision.

femmes ou d'autres groupes qui estiment qu'ils n'ont pas accès aux médias conventionnels. »¹⁸ Cette communication alternative verticale associe les membres de la communauté au choix des idées du programme ;

- Que les comités de développement puissent insister et réussir sur le combat contre le déterminisme et l'atavisme socioculturel ;
 - Que les comités de développement fassent en sorte que le milieu rural soit attrayant pour tous afin d'y vivre et d'y produire pour le bien être du pays, jusqu'à étouffer l'exode rural et provoquer l'exode urbain pour la campagne ;
 - Que les comités de développement puissent apporter, les informations de leurs organisations aux services techniques du gouvernement qui veulent bien les épauler.
- Bref, si les comités de développement ne prenaient pas rapidement des décisions et s'ils ne décidaient pas de communiquer et de travailler ensemble, le village ou l'Afrique des villages pourrait devenir ou rester comme celui ou celle que les vieux décrivent par nostalgie.

Dans notre système sur ce domaine de la communication et anthropologie du développement rural, nous soulignons la nécessité des complémentarités actives, ceci dit les approches et les méthodes basées sur la priorité aux autochtones et à la modernité forment un modèle complémentaire. Quant à savoir si cela pourra être possible, la réponse nous la trouvons chez Georges Balandier qui a écrit : « *La société Kongo était l'une des mieux préparées, en cette partie de l'Afrique Centrale, à supporter les multiples changements qui impliquent la modernisation. Des rapports, même indirects, avec les européens, ont existé dès l'époque où s'est édifié son San Salvador.* »¹⁹ Pour y arriver, ses comités de développement doivent insister sur l'animation et la sensibilisation, car affirme Ferdinand Vincent : « *Animer, c'est aider les gens à s'organiser pour agir.* »²⁰ A cette occasion, nous citons Philippe Breton qui a écrit : « *Pour Wiener, toute réflexion sur la communication est associée à l'idée de régulation, de commande et de maîtrise.* »²¹

- Les comités de développement doivent donc donner la priorité à l'animation et à la formation de leurs membres, les populations villageoises. Par de nombreuses séances et rencontres, ils parleront de leurs problèmes ; mieux connaître leur village et leurs coutumes, leurs richesses, prendre conscience de la nécessité de travailler ensemble ; chercher ensemble des solutions à leurs problèmes, s'organiser pour rassembler les moyens et exécuter leurs projets, réfléchir sur les objectifs poursuivis par leur groupe, réfléchir sur leur avenir ;
- De tous ces problèmes, pour réaliser un projet, les comités de développement doivent mobiliser les ressources disponibles et trouver celles qui manquent. Ferdinand Vincent parle de trois types de ressources : « les ressources humaines, les ressources matérielles et techniques et les ressources financières. »¹¹² Le rôle du comité de développement sera de mettre en valeur toutes ces ressources existantes au village ou dans les environs. C'est dans cet ordre d'idées que Yves St-Arnaud a écrit : « le premier principe de la communication optimale consiste à manifester de l'attention aux personnes réunies et à reconnaître les ressources que chacun apporte au groupe. »²²

¹⁸ OKOMBA WETSHISAMBI, P., *Cours inédit de systèmes alternatifs de communication en Afrique, programme du diplôme d'études supérieures (D.E.S) en sciences de l'information et de la communication*, Kinshasa, IFASIC, 2016-2017, p.6.

¹⁹ BALANDIER, G., *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, Vendôme (France), Presses universitaires de France, 1963, p.353.

²⁰ VINCENT, F., *Manuel de gestion pratique des associations de développement rural du tiers monde*, Tome II, Paris, Edition l'Harmattan, 1987, p.2.

²¹ BRETON, Ph., *Op.cit.*, p.59. ¹¹² VINCENT, F., *Op.cit.*, p.2.

²² ST-ARNAUD, T., *Les petits groupes, participation et communication*, Québec/Canada, Editions Gaétan Morin, 2002, p.110.

5. Difficultés de la communication et anthropologie du développement rural

Sur ce point, nous partons du postulat que l'absence d'une communication efficace n'amène que des conflits, des difficultés dans toute entreprise. Allusion faite à Jean-Marc Ela pour qui « *la vie difficile des villages d'Afrique n'a pas encore fait l'objet d'études systématiques où chaque discipline – comme la communication et les autres – apporte les résultats de son analyse et de sa recherche. On trouve bien de travaux sur les croyances et les mœurs, les traditions orales, la religion ou l'habitat. Des géographes ont attiré l'attention sur la paysannerie africaine. Mais il n'est pas évident que les conflits propres au monde rural aient été mis en lumière.* »²³

- Les obstacles partent, dans un premier lieu de la question fondamentale suivante : les vertus de la société moderne, dans le domaine du processus de communication et développement communautaire rural, prennent-elles en charge le nouveau destin des paysans ? Evidemment, quelques cas des ONGD peuvent être cités, celles par exemple qui informent et distribuent les engrais chimiques, les boutures de manioc... auprès de la population rurale. Mais, à tout le moins, les vertus de la société moderne ne préparent peut-être pas les paysans-aborigènes à la pratique d'une responsabilité personnelle dynamique et créative.

Les organisations dont nous rêvons ne sont-elles pas utopiques ? Les hommes et les femmes sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire faibles et mortels. Bien vite, la jalousie, l'égoïsme, le détournement, le désir de paraître et de dominer les autres, le vol, la sous-information, le mécontentement, etc., vont finir par détruire les projets en action. L'atavisme y est pour beaucoup. Qui ? Quel clan ou famille va-t-on enrichir ?

- La cohésion familiale (famille nucléaire) et la communauté clanique qui cède des espaces peuvent entrer en conflit sur les intérêts de la tribu s'opposant à ceux de l'Etat. L'homme habitué à l'harmonie traditionnelle se trouve divisé et écartelé entre plusieurs appels : impôts, taxes ... palabres des terres. Dès lors s'ouvre devant les paysans deux voies possibles : accepter ou non les échanges, la modernité ;
- Pendant toute leur existence, les aborigènes qui attendent la modernité traînent avec eux un lot de croyances et de coutumes qui les tiennent enlacés et liés. Ainsi il y a la peur de profanation des mœurs et coutumes, objets symboliques et espaces stratégiques sacrés comme les cimetières, domaines des ancêtres, des sirènes, des gnomes ou génies qui gardent les trésors claniques comme la production agricole, la fertilité, la fécondité, le vin, la chasse, la pêche, l'élevage, l'inondation souhaitée... Profaner ces espaces, c'est être voué à l'échec ; c'est connu de tout aborigène. La communication est perceptible à travers les attitudes et les agissements obligatoires imposés par les coutumes. Bref, la destruction des écosystèmes n'arrange pas les paysans. Il faut donc chercher à exploiter ces milieux dans les normes requises par les génies et savoir saisir avec plus de finesse la complexité et les subtilités de l'existence rurale sinon pour avoir irrité les esprits, la contrée s'atrophierait dans une carence, une crise et le drame éclaterait.

Ainsi

s

cette
réalité
des
difficulté
de la
communi

²³ ELA, J-M., *L'Afrique des villages*, Paris, Editions Kalhala, 1982, pp. 10-11.

cation

et

anthropologie du développement rural devrait faire l'objet de plusieurs interactions dans les débats sereins et construits entre les comités de développement et le reste des aborigènes, que d'y aller vaille que vaille, avec la brutalité scientifique qui nous éloignerait de la sagesse.

6. Conclusion

Notre anthropologie s'est interrogée, à partir de nos recherches sur terrain, sur les tentatives rétrospectives, celles qui cherchent leur modèle dans le passé en vue de la valorisation des modes de vie des anciens à partir des expériences des contenus traditionnels ndibu.

Sensible à l'habituel et à l'étrangeté, notre anthropologie cherche à interpréter les changements, les ruptures et les crises de la société traditionnelle. Elle s'est intéressée aux nouvelles formes d'organisation sociale, aux expressions collectives modernes (ONGD par exemple), aux transformations de la sociabilité par la communication, mais aussi et surtout aux difficultés de la communication et anthropologie du développement rural auxquelles nous devons accorder notre particulière attention.

De ce fait, elle est partie du terrain de recherche, s'est interrogée sur ce qu'elle entend par "développement", ce terrain ndibu et elle s'est intéressée à savoir la place de la communication au sein du processus de développement, elle a fait l'exposé des problèmes à travers l'axe statique de développement, elle a présenté l'axe dynamique suivi du commentaire comparatif, enfin, elle a présenté les difficultés de la communication et anthropologie du développement rural et en a suggéré des idées ou techniques de sensibilisation.

Les comités de développement doivent donc toujours s'interroger d'abord sur les conséquences de l'innovation technique pour la population avant de l'introduire. La prise en compte du contexte dans l'analyse anthropologique permet de mesurer les difficultés et les résistances potentielles à la communication. C'est en raison de cette dimension, pensons-nous, que l'analyse anthropologique peut aider à trouver des solutions adéquates aux problèmes de la modernisation et de la communication qui se posent dans le monde rural. Allusion faite à Mondher Kilani pour qui « *la démarche actuelle de l'anthropologie aboutit à une interprétation de la modernité* »²⁴ ; pourvu qu'on mette en œuvre une stratégie appropriée.

Telle que structurée par M. Lévy, la stratégie tient compte de plusieurs paramètres, à savoir : « *les volontés d'avenir, les acquis sur lesquels compter, le territoire de légitimité actuelle, l'outil de production, les distributions des observateurs. Ainsi il explique, il n'y a pas de stratégie sans communication, il n'y a pas de stratégie sans vision définie, il n'y a pas de stratégie sans exigence, il n'y a pas de stratégie sans durée, il n'y a pas de stratégie sans action.* »²⁵

En guise de conclusion, notre étude a eu comme champ d'analyse "le territoire ndibu". Mais, ce n'était là qu'un "prétexte" ; car c'est toute l'Afrique de villages qui est concernée.

Joseph Masalandwa Vadiakala, Professeur à l'Université des Sciences de l'Information et de la Communication (UNISIC)

²⁴ KILAN, M., Op.cit., p.39.

²⁵ LEVY, M., *Les 100 mots de la communication*, Paris, Presse Universitaire de France, 2006, pp.114117.

